



## Les Archives du Taxi : Dick Rivers dans le taxi de Jérôme Colin



Jérôme Colin : Bonjour.

Dick Rivers : Bonjour.

Jérôme Colin : Vous allez bien ?

Dick Rivers : Je vais très bien oui.

Jérôme Colin : Dites-moi où vous allez.

Dick Rivers : Dans Mouscron.

Jérôme Colin : Faire un tour.

Dick Rivers : Voilà.

Jérôme Colin : Allez, c'est parti.

Dick Rivers : Avec plaisir.

Jérôme Colin : Fermez donc votre porte alors.

Dick Rivers : Ah oui, c'est vrai.

Jérôme Colin : Je vous emmène. Allons nous balader.

Dick Rivers : Oui. Vous conduisez bien j'espère.

Jérôme Colin : Vous chantez bien, j'espère.

Dick Rivers : J'essaie.

Jérôme Colin : Chacun son truc.

Dick Rivers : Eh oui. Moi, j'adore les taxis de toute façon.

Jérôme Colin : Pourquoi ?



Dick Rivers : J'aime bien. C'est un métier qui me... J'ai beaucoup d'amis « taxi » à Paris, dans la vie. Mon meilleur copain d'école, qui a vraiment été à l'école avec moi à la fin des années 50, il est devenu chauffeur de taxi à Nice, il s'appelle Patrick Poberatski.

Jérôme Colin : Je vous dis, c'est les meilleurs.

Dick Rivers : Eh oui.

## **Les fans sont toujours là**

Jérôme Colin : Dites donc, les fans sont là hein.

Dick Rivers : Ah ben oui, c'est pour le concert de ce soir.

Jérôme Colin : Ça fait combien d'années qu'ils sont là ?

Dick Rivers : Ceux-là... ?

Jérôme Colin : 50 ans !

Dick Rivers : Oui, il y en a qui me suivent depuis 50 ans.

Jérôme Colin : Vous êtes chanteur depuis un demi-siècle.

Dick Rivers : Oui, c'est incroyable, hein.

Jérôme Colin : Comment ça se fait qu'on ne vous a pas encore mis au Louvre ?

Dick Rivers : Mais moi, j'ai l'impression que c'était hier, alors...

Jérôme Colin : C'est ce qu'on dit, oui.

Dick Rivers : Vous savez, moi je n'ai pas de notion du temps, et moi si ce n'était pas un copain qui m'avait dit, en 2010, qui m'avait dit : qu'est-ce que tu fais l'année prochaine ? Je dis pourquoi ? Rien de spécial. Je vais essayer de sortir un nouvel album, je vais faire le maximum de concerts. Et le type me dit : ah bon, c'est tout ? Parce que le 24 avril 2011, l'année prochaine, ça fera 50 ans de bons et loyaux services au service de la musique. J'ai dit : ah ben oui, c'est vrai. Alors, j'en ai parlé autour de moi. Evidemment, les gens ont dit : ah c'est une bonne idée. Moi, je m'en fous. Là bientôt, le 24 avril prochain, ça va être 51 ans.

Jérôme Colin : C'est vrai, mais c'est moins rond.

Dick Rivers : C'est moins rond, c'est vrai.

Jérôme Colin : 50 ans ! C'était quoi votre... Le 24 avril, qu'est-ce qui s'est passé le 24 avril...

Dick Rivers : 61.

## **1961, sortie de mon premier disque.**

Jérôme Colin : Qui est ?

Dick Rivers : Qui était avec le groupe que j'avais fait à l'époque, qui s'appelait Les Chats Sauvages, et le premier disque, il y avait 4 titres, c'était des supers 45 tours et il y avait, alors attendez que je ne dise pas de bêtise, il y avait « Ma petite amie est vache », « Le jour J », « J'ai pris dans tes yeux » et « En avant l'amour ». Voilà. Mais à cette époque-là vous savez, on faisait des disques tous les 2 mois. Donc ça allait très vite et en réalité le groupe il a duré, avec moi, je suis resté avec eux 16 mois.

Jérôme Colin : 16 mois. Et c'est dans l'histoire de la culture populaire française. Les Chats Sauvages.

Dick Rivers : Française et belge.

Jérôme Colin : Francophone.

Dick Rivers : C'est incroyable.

Jérôme Colin : C'est dingue. Parce que les gens ne savent pas que ça a duré 16 mois.

Dick Rivers : Avec moi oui.

Jérôme Colin : 1 an et des faflettes comme on dit chez nous.

Dick Rivers : Oui. Et j'ai donc... je les ai quittés en plein succès, au mois d'août 62.



Jérôme Colin : Pourquoi ? Parce que vous étiez devenu sale gosse, parce que vous étiez devenu célèbre ?

Dick Rivers : Eh non, pas du tout, on ne s'entendait plus. Vous savez, c'est l'histoire de tous les groupes. Ça a été valable pour la plupart... à part les Rolling Stones, il n'y a pas beaucoup de groupes qui sont restés longtemps ensembles. Et voilà, donc je suis parti, je suis rentré chez moi à Nice, mes parents m'ont dit : ah bon, c'est bien parce que maintenant tu vas pouvoir faire un vrai métier.

Jérôme Colin : Mais vous aviez vendu combien de millions de disques en 16 mois ?

Dick Rivers : Oh beaucoup. Peut-être pas des millions parce qu'à cette époque-là, on ne vendait pas encore des millions, mais on en avait bien vendu au moins 1 million en 16 mois, parce qu'on avait fait un nombre incalculable de 45 tours.

Jérôme Colin : Je vous l'apprends, c'est presque 2 millions.

Dick Rivers : Ah oui ? Ben écoutez... Ça me fait plaisir. De toute façon, tout est parti aux impôts. Eh oui parce que nous à l'époque, on était tout le temps sur les routes et la majorité en France, à cette époque-là, c'était 21 ans. Donc, moi, comme j'avais 15 ans, c'était...

Jérôme Colin : Quand il y a Les Chats Sauvages, vous avez 15 ans ?

Dick Rivers : Ben oui, j'ai 65 ans aujourd'hui, calculez, 50 ans, 15 ans.

Jérôme Colin : Ah vous devenez une vedette à 15 ans !

Dick Rivers : Oui, enfin, vedette, oui.

Jérôme Colin : Ben avec Les Chats Sauvages c'est... Alors sur le 2<sup>ème</sup> disque des Chats Sauvages, il y a quoi par exemple ?

Dick Rivers : Oh la la ! Ça c'est un quizz...

Jérôme Colin : C'est quoi les grands tubes des Chats Sauvages ? Il y en a hein.

Dick Rivers : « C'est pas sérieux », « Lady », « Est-ce que tu le sais ? », « Trois en amour », pfff, je ne sais pas, il y en a plein.

### **Twist à Saint Tropez**

Jérôme Colin : Ah non, ça, c'est vous après.

Dick Rivers : Non.

Jérôme Colin : Avant, pendant...

Dick Rivers : Non, c'est avec eux mais ce que je veux vous dire, c'est qu'à cette époque-là, alors ça a peut-être marché ici en Belgique, mais à cette époque-là, c'était pas ça qui a marché avec Les Chats. Et c'est une chanson qui est devenue très, très populaire et célèbre quelques années après parce qu'il y a des radios, il y a des groupes qui ont commencé à reprendre cette chanson et l'originale est redevenue célèbre, mais nous à l'époque... moi, il a fallu que j'attende, attendez que je ne dise pas de bêtise, 95, pour parler belge, quand je suis remonté sur scène à Bobino pour la faire en medley, je ne l'avais jamais chantée de ma vie.

Jérôme Colin : Mais non.

Dick Rivers : Il n'y a pas de télé de « Twist à St Tropez ». On ne peut pas en trouver.

Jérôme Colin : Attendez. « Twist à St Tropez », vous l'écrivez quand ?

Dick Rivers : Elle a été écrite par Martial Solal en 61.

Jérôme Colin : C'est ça, et donc vous, vous connaissez Martial Solal ?

Dick Rivers : On avait le même directeur artistique.

Jérôme Colin : Ok. Vous lui dites : cette chanson elle est géniale, je vais la chanter.

Dick Rivers : Même pas. Il nous manquait une chanson pour un album 25 cm et on avait un directeur artistique commun qui est allé les voir et qui a dit : vous n'avez pas une chanson pour eux ? Ils ont joué ce qui allait devenir « Twist à St Tropez », Hubert Hétier ou André Slavet, je ne me rappelle plus, a fait le texte, parce que c'est la grande époque de Bardot, de St Tropez, etc... Et on l'a enregistrée.

Jérôme Colin : Mais ça ne fait rien.

Dick Rivers : Si, ça a dû plaire à l'époque à des fans, mais nous on ne l'a jamais jouée sur scène, on ne l'a jamais chantée à la télé, enfin voilà, c'est fou hein.

Jérôme Colin : C'est dingue. Et ça devient un tube quand alors ? Quelle année.

Dick Rivers : Je ne sais pas, je n'en sais rien.

Jérôme Colin : Mais dans les années 60.

Dick Rivers : Ah oui, bien sûr.

Jérôme Colin : 2, 3 ans plus tard.

Dick Rivers : Peut-être même plus, peut-être plus. Après il y a un groupe qui a re-rendue célèbre cette chanson, c'était un groupe belge, je ne me rappelle pas le nom...

Jérôme Colin : Telex.

Dick Rivers : Voilà. Bravo. Telex. Après c'est une chanson qui a même été reprise par des groupes anglais, dans des festivals de rockabilly, et voilà, c'est redevenu... certaines radios ont commencé à passer cette chanson parce qu'il y avait un côté kitsch... Parce que si on regarde bien, le rock'n'roll français, à l'époque nous on voulait avoir le son de nos maîtres à penser qui était Américains, Anglais etc...

Jérôme Colin : Qui étaient qui ?

Dick Rivers : C'était Elvis, Eddy Cochrane, Jerry Lee Lewis, Gene Vincent. En Angleterre, c'était Tommy Steele, Cliff et les Shadows, Cliff Richard et les Shadows, Marty Wilde, il y en avait plein qui étaient nos maîtres. Et on essayait de jouer comme eux mais on n'y arrivait pas. Et on a créé finalement... le rock'n'roll français il a eu sa marque parce qu'en voulant copier les autres, comme on n'arrivait pas à faire les choses aussi bien, ça a créé un son qui est devenue le son du rock français qui aujourd'hui, avec le recul, avec 50 ans plus tard, c'est vrai qu'à des moments il y a des morceaux qui seront touchants de, comment je pourrais dire....

Jérôme Colin : De kitscherie.

Dick Rivers : Non, parce qu'à l'époque ce n'était pas du kitsch, c'était touchant de sincérité, je dirais.

Jérôme Colin : De naïveté.

Dick Rivers : De naïveté, merci. Mon cher Jérôme.

Jérôme Colin : C'est vrai.

Dick Rivers : Et c'est tout.

## L'enfance

Jérôme Colin : Et donc, attendez, vous grandissez à Nice, votre père est boucher, votre maman...

Dick Rivers : Rien, maman de maison.

Jérôme Colin : Bien cathos.

Dick Rivers : Très cathos.

Jérôme Colin : Vous aimez ça ?

Dick Rivers : J'ai été élevé par les curés jusqu'à l'âge du BEPC, la 3<sup>ème</sup>, j'étais un bon élève, j'étais en 3<sup>ème</sup>, jusqu'à ce que je connaisse le rock'n'roll. J'ai fait du latin, j'ai fait... qu'est-ce que j'ai fait encore ? J'ai servi la messe, j'ai fait tous les sacrements possibles et imaginables, j'allais me confesser, enfin bon, j'étais un bon petit garçon. Jusqu'à l'âge de 13 ans à peu près. Et après... Mais j'en parle souvent avec mon ami Antoine de Caunes, qui lui ça a été pire parce que lui il a été carrément élevé chez les Jésuites, je crois, je ne regrette pas parce que quelque part, ça vous apprend certains principes de la vie. C'est-à-dire que moi, mes profs étaient tous des civils, ce n'était pas des curés, c'était les patrons qui étaient curés, aumôniers, etc..., et ils m'ont appris à dire bonsoir, bonjour, ce qui fait qu'aujourd'hui malgré mon métier, malgré le show business, je peux me mélanger à des tas de catégories de gens...

Jérôme Colin : Ils vous ont appris quoi ? La simplicité ? De respecter les gens ?

Dick Rivers : Absolument. Une sorte de politesse. Vous voyez ? Ce que je regrette un petit peu aujourd'hui c'est vrai, nous on était obligé d'avoir notre petit tablier, on n'avait pas ce qu'on appelle de signes extérieurs de richesse, les seuls signes extérieurs de richesse qu'on pouvait avoir c'était en dehors de l'école. C'était sous notre tablier d'écolier. Donc, voilà. Donc, je ne regrette pas l'éducation que j'ai reçue, aujourd'hui avec le recul je me dis : c'était très bien. Voilà.

Jérôme Colin : Ok. Donc, papa boucher, maman hyper pratiquante...

Dick Rivers : Pas hyper pratiquante, bonne maman.

Jérôme Colin : Bonne maman.

Dick Rivers : Maîtresse d'intérieur, qui aidait mon papa à la boucherie, pour les comptes, la caisse... qui me ramenait pour faire mes devoirs le soir, qui m'aidait pour mes conjugaisons de latin, moi j'étais passionné de français donc j'ai toujours été relativement bon élève en français, et après à partir du moment où le rock'n'roll m'a piqué, comme tous les copains de classe, on aimait tous la même musique, à partir de ce moment-là j'ai commencé vraiment à me passionner pour la langue anglaise, parce qu'évidemment comme je vous expliquais tout à l'heure...

Jérôme Colin : Tout venait de là.

### **On écoutait Elvis Presley et je voulais comprendre ce qu'il disait**

Dick Rivers : On écoutait Elvis, tout ça, je voulais comprendre ce qu'il disait. Donc, j'ai appris l'anglais à l'école et puis j'ai eu beaucoup de chance parce que, je suis un peu comme mon ami Alain Bashung dans l'Est de la France, j'ai eu beaucoup de chance parce qu'à Nice, à côté de Nice, à Villefranche sur Mer, on avait une base américaine, et donc, moi aussi loin que ma mémoire remonte, quand on sortait de l'école, quand j'avais 6 ou 7 ans, ils nous donnaient des bonbons, des chewing gum, après plus tard quand on était adolescent, ils nous donnaient des cigarettes, etc... donc on les a toujours fréquentés...

Jérôme Colin : La culture américaine !

Dick Rivers : Une forme de culture américaine, oui, parce que par exemple, le dimanche, avec mes parents, quand j'étais tout petit, on allait visiter les porte-avions américains qui étaient en rade de Villefranche, on allait... ils avaient des bars à eux, ils avaient leur musique, ils avaient leur cinéma. Il y avait un cinéma qui s'appelait l'Edouard VII qui ne passait que des films en version originale sous-titrés, où ils vendaient déjà du pop-corn, ils vendaient des hot dogs...

Jérôme Colin : Ils arrivaient déjà.

Dick Rivers : Ah mais ils étaient là, eux. Parce que vous savez, les Américains à cette époque-là, quand ils se déplaçaient, ils amenaient avec eux tous leurs défauts et leurs qualités, ils amenaient leur culture, les gradés, ils avaient leur famille. Vous voyez, ils étaient en mission finalement en Europe. Alors c'était valable à Châteauroux, ça a été l'enfance de Gérard Depardieu. Ça été valable pour Alain Bashung dans l'Est de la France. Il y a des tas d'endroits où il y avait ce qu'on appelait des Shapes. Je sais qu'en Belgique il y en a eu un près de Mons.

Jérôme Colin : Près de Mons ?

Dick Rivers : Oui, bien sûr. Moi, quand je venais chanter en Belgique...

Jérôme Colin : Il est encore là hein.

Dick Rivers : Oui, je m'arrêtais pour aller acheter mes ingrédients et manger mes premiers hamburgers américains. Au Shape de Mons je crois, ou de Namur, je ne sais plus exactement.

## Piqué par le rock'n'roll

Jérôme Colin : Bon, d'accord. On est là, il y a papa qui est boucher, il y a maman qui est bonne maman, vous vous allez à la messe vous confesser... Et puis vous dites : j'ai été piqué par le rock'n'roll. C'est quoi ?

Dick Rivers : Oui, ben j'étais adolescent...

Jérôme Colin : C'est un jour à la radio, paf !

Dick Rivers : Non, la radio... le rock'n'roll, je connaissais, j'écoutais comme tout le monde, j'écoutais les Platters, j'écoutais Fats Domino, j'écoutais Bill Halley, on faisait des bourns déjà le jeudi après-midi, le samedi après-midi on faisait ce qu'on appelait les surprise-party, mais jamais le soir, l'après-midi uniquement...

Jérôme Colin : Vous emballiez bien ? Gamin ?

Dick Rivers : Oui, on commençait à flirter etc... Surtout sur les slows des Platters... Mais bon, j'aimais bien cette musique mais j'aimais bien aussi... j'aimais Brassens, j'aimais Bécaud, j'aimais Aznavour... enfin je veux dire que je n'étais pas imprégné de culture américaine jusqu'au jour où on se réunissait avec des copains pour acheter des partitions de justement Georges Brassens et autres, et on se retrouvait dans un endroit avenue de la Victoire à Nice, qui est devenu maintenant l'avenue Jean Médecin, et qui s'appelait La Boîte à Musique, et il y avait une sorte d'ancêtre du juke-box, on achetait des jetons, on sélectionnait un numéro, j'avais des tas de gens, il y avait des chanteurs italiens, il y avait Dalida, il y avait les Compagnons de la Chanson, ... et on choisissait un numéro et puis on avait une sorte d'écouteur téléphonique, sans le micro, et on écoutait, et il y a un copain qui me dit : voilà, au numéro 6 ou numéro 7, il y a un truc formidable, c'est un mec qui s'appelle Elvis Presley, et la chanson s'appelle « Heartbreak hotel ». Et en 2 minutes ½ que doit durer cette chanson, ben ma vie a été chamboulée. Chamboulée par la voix, par... Et en plus, ce n'était même pas du rock, c'était un blues, et ma vie changée. Je ne sais pas, j'étais un petit peu comme Bernadette Soubirou et la Vierge à Lourdes, j'ai entendu des voix, et tout d'un coup, ce personnage m'a intrigué, j'ai voulu savoir à quoi il ressemblait, j'ai trouvé des magazines comme Ciné Revue, Ciné Monde où il y avait quelques photos de lui, parce que c'était un phénomène aux Etats-Unis, et voilà, après j'ai commencé à acheter des disques de lui alors que je n'avais même pas de...

Jérôme Colin : De platine.

Dick Rivers : Ça ne s'appelait même pas une platine à l'époque, ça s'appelait un teppaz, et donc après j'allais écouter ses disques chez mes copains, et voilà petit à petit, mes parents un jour, je ne sais plus pour Noël ou je ne sais pas quoi, ils m'ont acheté mon premier électrophone, ça s'appelait comme ça, et puis voilà je me suis mis ça dans ma chambre et j'écoutais... et là à partir de ce moment-là, mes études sont devenues secondaires, après j'ai connu le personnage parce que je l'ai vu dans un film pour la première fois, c'était un film qui s'appelait « Love me tender », qui s'appelait en français « Le cavalier du crépuscule », là je l'ai vu réellement, en plus le personnage m'a enchanté parce qu'il était entre Marlon Brandon dans « L'équipée sauvage » et James Dean dans « La fureur de vivre »...

## Elvis Presley

Jérôme Colin : Oui, mais le gamin, il se dit : nom di d'ju je me le taperais bien ou j'aimerais bien être comme lui ?

Dick Rivers : Ah non, c'était un demi-dieu pour moi. C'est-à-dire quelqu'un d'irréel. Une star...

Jérôme Colin : Mais qu'est-ce qui vous parlait dans le mec ?

Dick Rivers : Le personnage, la voix.

Jérôme Colin : La beauté...



Dick Rivers : La beauté, la voix, le charisme, que j'ai pu contrôler d'ailleurs beaucoup plus tard en 1969, en le rencontrant, Elvis...

Jérôme Colin : Vous l'avez croisé dans les cuisines d'un hôtel.

Dick Rivers : Enfin, dans les loges.

Jérôme Colin : Dans les loges d'un hôtel.

Dick Rivers : En passant par les cuisines. A Las Vegas. Et je peux vous dire qu'Elvis n'était pas photogénique et pourtant Dieu sait s'il était beau en photo, et dans la vie il était mais 100 fois plus beau, et quand il entrait dans une pièce, même si vous ne saviez pas qu'il était là, on ressentait quelque chose, tellement son charisme était important.

Jérôme Colin : Jésus Christ, quoi.

Dick Rivers : Une sorte... Moi je dis toujours que si on appelle Dieu rock'n'roll, Elvis c'est Jésus. C'est son fils. Voilà, j'ai trouvé ça tout seul, un jour en...

Jérôme Colin : En même temps ce n'est jamais qu'un blanc bec qui a tout piqué aux Blacks.

Dick Rivers : Absolument.

Jérôme Colin : On est bien d'accord.

Dick Rivers : Oui, mais où je ne suis pas d'accord avec vous, c'est que quand on connaît Memphis, la ville où il a vécu, lui vient vraiment du Sud des Etats-Unis, on s'aperçoit des racines musicales qu'il pouvait avoir, parce que si vous préférez, lui sa famille était très croyante, très pratiquante, donc ils allaient, le dimanche ils allaient dans des églises de gospel, mais pas de gospel noir, de gospel blanc, lui par contre comme ils étaient très pauvres, ils habitaient dans un quartier je ne dirais pas un ghetto mais un quartier où les populations étaient mélangées, les Noirs, les Blancs, à l'école il y avait des Noirs avec lui, même si c'était le Sud des Etats-Unis, à la radio ses parents écoutaient de la country music, son idole c'était Hank Snow, lui il entendait des mecs jouer du blues, dans les rues, dans Bill Street, on comprend ses racines, mais où Elvis est important pour ce que va devenir plus tard grâce à lui le rock'n'roll, c'est que justement il a fait passer une musique de Noirs, qui ne s'appelait d'ailleurs pas rock'n'roll, qui s'appelait rythm'n'blues, il l'a fait passer chez les Blancs ! Sinon, cette musique serait restée une musique un peu comme le jazz, c'est-à-dire ça serait resté une musique pour branchés, pour amateurs initiés, mais ça ne serait jamais devenu aussi mondialement révolutionnaire et populaire.

## Chanter comme Elvis

Jérôme Colin : Et Elvis, vous dites : je veux être comme lui ?

Dick Rivers : Non.

Jérôme Colin : Je veux faire ce métier, en tout cas ?

Dick Rivers : Ah oui, oui. La musique, c'était fait.

Jérôme Colin : C'est lui qui vous pousse ou quoi ?

Dick Rivers : Inconsciemment, oui. Je me dis : je ne veux pas être comme tout le monde...

Jérôme Colin : Mais vous apprenez à jouer d'un instrument ?

Dick Rivers : Non.

Jérôme Colin : C'est quand même dingue ! C'est comme si vous disiez : oh je vois Michel-Ange, je me dis je vais peindre mais vous n'achetez pas de pinceaux.

Dick Rivers : Mais j'achète le tableau.

Jérôme Colin : C'est dingue !

Dick Rivers : Je sais. Mais moi ce qui m'intéressais...

Jérôme Colin : Parce que vous avez un flash artistique...

Dick Rivers : Absolument.



Jérôme Colin : Il est musicien, Elvis. Il joue de la guitare...

Dick Rivers : Oh pas terrible.

Jérôme Colin : Pas terrible mais il est musicien, au moins il s'en achète une.

Dick Rivers : On m'en a acheté une.

Jérôme Colin : Vous, vous ne jouez pas.

Dick Rivers : Ah non, j'ai appris 4 accords, c'est toujours les mêmes que je connais...

Jérôme Colin : C'est dingue. Vous rêvez de faire un métier, enfin vous voulez être maçon, vous ne voulez pas toucher une brique.

Dick Rivers : Oui, mais je voulais être architecte. Elvis c'était un architecte.

Jérôme Colin : Ok.

Dick Rivers : Donc...

Jérôme Colin : Et donc, qu'est-ce que vous faites ? Parce que si vous voulez être musicien et que vous ne voulez pas jouer d'un instrument de musique, qu'est-ce que vous faites alors là, à 13, 14 ans ?

Dick Rivers : Ben, je commence à chanter sur des disques. En imitant, devant la glace. Et puis un jour, il y a quelqu'un qui me dit : tu ne chantes pas trop mal, tu chantes juste... Parce que bon, on revient encore au truc religieux mais déjà l'école on chantait des chants, « Je vous salue Marie », les machins, les trucs... donc on chantait en chorale, et moi ce qui m'intéressait c'était d'être chanteur, de faire de la musique mais pas en tant qu'instrumentiste, et donc on a commencé à faire des radios crochets, enfin j'ai commencé des concours de chant, à Juan les Pins, à Nice, on a même été en Italie pour passer une audition, on s'est fait rembarrer, on est revenu, ils voulaient nous prendre mais les parents ne voulaient pas parce que c'était à l'étranger, enfin, etc... etc... jusqu'au jour où un mec nous dit : mais vous savez, le rock'n'roll ça commence à marcher en France, il y a un jeune mec là, c'était en 1960, qui vient de sortir un disque, c'était Johnny Hallyday, qui a quelque part ouvert la voie. Et puis, moi je croyais que c'était un fils, parce qu'ils disaient américain, donc je croyais que c'était un fils d'Américains, et donc on s'est dit : ok on monte à Paris et en janvier 61 on a pris une vieille voiture, j'ai pris avec moi ce qu'allait devenir plus tard les fameux Chats Sauvages, et on est parti à Paris, on a crevé la dalle pendant 2, 3 mois, où on répétait, on répétait, et puis finalement un copain du l'oncle du bassiste des futurs Chats, il était niçois, il était ami avec un batteur, Armand Cavalaro, qui connaissait des directeurs artistiques bien sûr de maisons de disques puisqu'il faisait des enregistrements et il nous a présentés au fameux Jean-Paul Guiter...

Jérôme Colin : De chez Pathé Marconi.

Dick Rivers : De chez Pathé Marconi.

## La révolution du tourne-disque

Jérôme Colin : Alors, c'était dingue parce que chaque grand label avait son poulain rock'n'roll. Johnny Hallyday était chez Vogue...

Dick Rivers : Oui.

Jérôme Colin : Et puis il y avait quoi ?

Dick Rivers : Et puis, il y avait Les Chaussettes Noires chez Barclay.

Jérôme Colin : Il y avait Les Chaussettes Noires chez Barclay. Et Rocky Volcano chez Phillips.

Dick Rivers : Oui, c'est vrai. Les Chaussettes Noires qui étaient sorties 2, 3 mois avant nous.

Jérôme Colin : C'est ça. Donc Johnny Hallyday, Rocky Volcano, Eddy Mitchell avec ses Chaussettes Noires, et vous...

Dick Rivers : Non, même pas Eddy Mitchell, Les Chaussettes Noires.

Jérôme Colin : Non, on dit Eddy Mitchell et les Chaussettes Noires.



Dick Rivers : Bien sûr. Mais c'était au départ, c'était Les Chats Sauvages avec Dick Rivers. D'ailleurs moi j'ai jamais voulu faire de groupe. J'ai fait un groupe sans le vouloir, parce que nous au départ, le groupe s'appelait Jerry Joyce and the Joyce Men. Parce qu'il nous semblait absolument impensable et impossible de chanter cette musique qu'on ne chantait qu'en anglais, à l'époque, en français.

Jérôme Colin : Sans un nom anglais.

Dick Rivers : Il fallait un nom anglais. D'où ce que vous dites si bien Jérôme, Johnny Hallyday qui s'appelle Jean-Philippe Smet, Eddy Mitchell qui s'appelle Claude Moine... Et donc, quand on a passé l'audition ils ont dit : ok, on vous signe, on va faire un disque, et là où vous avez raison c'est que c'est vrai qu'à cette époque-là chacun cherchait son... c'était la poule aux œufs d'or, parce que les gens oublient qu'avant, à la fin des années 50, les grandes vedettes françaises, je ne sais pas moi...

Jérôme Colin : Piaf.

Dick Rivers : Piaf, Aznavour, Brassens, Yves Montant, Bécaud... ils vendaient très, très peu de disques.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Dick Rivers : Ah oui, c'était d'abord très souvent des 78 tours et ils vendaient très peu de disques. Quand ils vendaient, je ne sais pas, je dis n'importe quoi, mais 10.000 exemplaires, c'était énorme à l'époque.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Dick Rivers : Oui.

Jérôme Colin : C'est dingue ça.

Dick Rivers : Et nous, on est arrivé avec la naissance du teppaz, enfin du tourne-disque, on est arrivé avec la naissance du 45 tours.

Jérôme Colin : Et de l'argent de poche.

Dick Rivers : Oui.

Jérôme Colin : Non ?

Dick Rivers : Oui, de l'argent de poche. Et donc, tout a été révolutionné. C'est-à-dire que le marché, même eux n'avaient jamais vu de gens vendre autant de disques. Ça a été révolutionnaire même financièrement pour eux.

Jérôme Colin : Mais vous, quand ça vous arrive à 15 ans, vous ne pétez pas un câble ?

Dick Rivers : Pas du tout. Je trouvais ça tout à fait normal.

Jérôme Colin : Ah, prétentieux !

Dick Rivers : Non, on était des p'tits cons, on trouvait ça normal.

## **Je suis un éternel débutant**

Jérôme Colin : C'est dingue, vous êtes les premiers à le faire parce que finalement personne n'a jamais vendu autant de disques en si peu de temps, de votre génération, et vous trouvez ça normal.

Dick Rivers : Celui qui avait vendu le plus de disques à cette époque-là c'était, comment il s'appelle, .. Richard Anthony. Avec « J'entends siffler le train » qui avait dépassé pour l'époque, c'était, je crois en 1960 ou 61, ça avait dépassé le million d'exemplaires en super 45 tours. 4 titres. C'était...

Jérôme Colin : Dingue.

Dick Rivers : Impensable. Donc, l'industrie du disque s'est trouvée complètement révolutionnée, à tous les niveaux, financièrement et tout. Et nous, on vendait énormément de disques mais comme on était aussi tout le temps sur les routes, c'est-à-dire qu'on...

Jérôme Colin : Oui mais vous sentez quand même qu'il vous arrive un truc. Que vous êtes probablement dans les premiers magazines, que vous êtes à la télévision, que vous jouez et surtout...

Dick Rivers : Il n'y avait pas énormément d'émissions de télévision, il y avait une chaîne, rappelez-vous, vous êtes trop jeune...

Jérôme Colin : D'accord, mais vous y êtes invité.

Dick Rivers : Ah oui mais il n'y avait pas énormément d'émissions, c'est ça que je veux dire.

Jérôme Colin : D'accord mais soudain vous êtes invité.

Dick Rivers : Mais...

Jérôme Colin : Soudain on vous dit que vous avez un moment vendu des centaines de milliers de disques, au gamin, ça ne lui fait rien ?

Dick Rivers : Non, parce que je vous dis, moi je suis un perpétuel insatisfait. Je suis toujours pareil. Je suis toujours un éternel débutant. Donc, si vous voulez, dans ma tête à ce moment-là je me disais : ok, mais je suis obligé de chanter en français alors que je voudrais chanter en anglais, je voudrais être connu de l'autre côté de la Manche, je voudrais être connu de l'autre côté de l'Atlantique, et je ne suis connu qu'en France, en Belgique, en Suisse, et je ne connaissais pas encore le Canada, donc si vous préférez, j'étais à la fois content parce que je faisais la musique que j'aimais mais je ne faisais pas la musique que j'aimais comme j'aurais souhaité la faire. Donc, c'est peut-être pour ça que je me considère toujours comme un débutant. Parce que j'ai toujours l'impression, même aujourd'hui quand je fais un album comme « Mister D »...

Jérôme Colin : Donc, le dernier.

Dick Rivers : Oui, j'ai toujours l'impression, si vous préférez, que je suis en train de faire, pas un premier disque, mais presque. Vous voyez, il faut toujours que j'arrive à m'étonner en essayant d'étonner les autres.

## Dick Rivers

Jérôme Colin : Alors, vous me dites tout à l'heure, Johnny Hallyday s'appelle Jean-Philippe Smet...

Dick Rivers : Ça, on ne le savait pas, hein.

Jérôme Colin : Eddy Mitchell, Claude Moine. Alors, vous votre nom c'est une aberration absolue !

Dick Rivers : Quoi ? Le Jerry Joyce ?

Jérôme Colin : Non ! Dick Rivers. C'est dingue, parce que je vais le traduire pour les gens qui ne connaissent pas l'anglais, en gros ça veut dire « rivière de bites ».

Dick Rivers : Non.

Jérôme Colin : Mais oui !

Dick Rivers : Non, parce que Dick, quand on se sert de Dick pour parler de bite, en réalité c'est un peu comme « son of a gun ».

Jérôme Colin : Bite de bite, hein.

Dick Rivers : Comment ?

Jérôme Colin : Bite de bite, de sexe.

Dick Rivers : C'est-à-dire que les Américains, pas les Anglais, les Américains bien-pensant, qui ne veulent pas dire le véritable mot qui est prick ou cock en Angleterre, vont dire dick comme si vous disiez « popol ». C'est-à-dire Dick, c'est le diminutif de Richard, en anglais. Bon, donc ils ont dit dick pour ne pas dire bite, pour ne pas dire prick. Mais c'est relativement récent ça, ça date, allez, milieu des années 80.

Jérôme Colin : Donc, vous vous appelez déjà Dick Rivers quand cet anglicisme arrive.

Dick Rivers : Mais imaginez, bien sûr...

Jérôme Colin : Ça vous a fait rire ?

Dick Rivers : Oui parce qu'on en a déconné avec mon ami Antoine de Caunes etc... mais imaginez-vous bien que Dick Cheney qui a été le bras droit de G.W. Bush aurait changé de nom si on allait dire Bite Cheney, vous voyez.

Jérôme Colin : Mais c'est rigolo.

Dick Rivers : Bien sûr.

Jérôme Colin : Moi, ça me fait rire.



Dick Rivers : Aujourd'hui. Et aujourd'hui, je veux dire, si à cette époque-là on m'avait dit attention parce que dick ça vaut dire bite en argot américain, je n'aurais certainement pas pris ce nom. Non, moi à l'époque on me faisait wouf wouf parce que tous les chiens s'appelaient Dick, tous les bergers allemands s'appelaient Dick en 1961, donc les gens me disaient : ben tiens, t'as un nom de chien. Parce que tous les gros chiens s'appelaient Dick.

## **Antoine de Caunes et Didier l'Embrouille**

Jérôme Colin : Vous parlez souvent d'Antoine de Caunes. C'est...il a créé un grand personnage à la grande époque de Nulle Part Ailleurs, à votre gloire presque, finalement, ou contre vous, enfin...

Dick Rivers : Non, non.

Jérôme Colin : c'était Didier l'Embrouille.

Dick Rivers : Qui existe. Parce qu'en réalité c'est un personnage qui a été créé par Laurent Chalumeau qui écrivait tous les textes des personnages d'Antoine, et un jour, Laurent Chalumeau se retrouve mal dans un endroit où il a failli se faire casser la figure et il y a un mec qui est arrivé et qui a calmé tout ça et qui a dit : moi je déteste les embrouilles, je m'appelle Didier. Ils sont devenus copains, le mec lui a dit : le plus grand chanteur de rock du monde, c'est Dick Rivers. Et donc, lui ça lui est resté et quand ils ont commencé à créer les personnages qui permettaient à Antoine d'être ordurier aussi bien avec un ecclésiastique qu'un politique, il lui fallait des personnages qu'on ne prenne pas trop au premier degré, donc il avait créé Langue de Pute et surtout son préféré, c'était Didier l'Embrouille.

Jérôme Colin : Le plus grand fan du monde de Dick.

Dick Rivers : Le plus grand fan de Dick après Dick Rivers lui-même.

Jérôme Colin : C'est vrai.

Dick Rivers : Et d'ailleurs, pour l'anecdote, pour les 10 ans de Canal +, on devait faire un sitecom, parce que... il y a eu un bouquin là-dessus, dans l'esprit de Laurent Chalumeau, Didier l'Embrouille, le vrai, celui d'Antoine, n'a jamais rencontré Dick Rivers, c'est son rêve. Il a connu Dick Rivers dans une surprise-party avec « Est-ce que tu le sais », etc... mais il n'a jamais vu Dick Rivers sur scène, donc on voulait finir ce sitecom par un mini concert où Didier l'Embrouille rencontrait enfin...

Jérôme Colin : Dick Rivers.

Dick Rivers : Son idole. Vous voyez ? Et puis, ça ne s'est pas fait. Voilà comment est né le personnage. Alors je vais même vous raconter une anecdote, quand j'ai fait l'album « Plein soleil » en 95, en juin 96, je faisais très souvent Nulle Part Ailleurs à l'époque, et moi j'étais invité en tant que moi, en tant que chanteur, jamais je n'avais droit à Didier l'Embrouille puisque Didier l'Embrouille ne rencontre pas Dick Rivers, donc j'avais droit au Président du fan club d'Eddy Mitchell, j'avais droit à Langue de Pute, j'avais droit à plein d'autres trucs, mais pas...

Jérôme Colin : A Didier.

Dick Rivers : Pas à Didier l'Embrouille. Et je fais l'émission en juin 96, et qui est-ce qui arrive à la fin ? Didier l'Embrouille. Donc, l'émission se termine, je dis à Antoine : mais dis donc, il y a quelque chose qui ne va pas... Il me dit : mais non, c'est très bien, ton album est formidable, ça va... Et Antoine a quitté Canal cette saison-là.

Jérôme Colin : Donc, il voulait que ça se passe.

Dick Rivers : Donc, Didier l'Embrouille, parce que moi je suis remonté sur scène à ce moment-là, Didier l'Embrouille n'a jamais vu Dick Rivers sur scène. C'est fou, hein.

Jérôme Colin : Pas mal. Pas mal.

## **Je suis extrêmement populaire**



Jérôme Colin : Alors là en même temps que votre album, « Mister D », vous avez sorti un livre.

Dick Rivers : Oui, un livre d'entretiens. Avec Sam. Sam Bennett. Qui est un vieil ami.

Jérôme Colin : Pourquoi vous avez décidé de sortir un livre d'entretiens ?

Dick Rivers : C'est une histoire de... Vous savez, ça ne se passe pas comme ça. Moi, je ne voulais pas l'écrire, de toute façon je ne l'ai pas écrit, c'est lui, et c'est un éditeur qui m'a dit : oh ça fait longtemps que tu n'as pas fait.... J'ai dit oui mais à condition que ce ne soit pas moi qui parle, enfin pas moi qui écrive. Et puis entre-temps, Sam Bennett m'a appelé pour me proposer la même chose, en me disant : j'ai déjà fait 2 bouquins sur Hallyday, 1 bouquin sur Mitchell, je n'ai jamais rien fait sur toi, etc... Je les ai branchés ensemble et on a décidé de faire ce truc-là. Et donc, si vous préférez le bouquin, c'est vous et moi, c'est Jérôme et Dick en train de parler pendant des jours et des jours, et lui il a enregistré...

Jérôme Colin : Et on vous sent amer.

Dick Rivers : Ah bon ?

Jérôme Colin : Dans le livre.

Dick Rivers : Vous trouvez ?

Jérôme Colin : Oui, je trouve qu'il y a une amertume d'avoir été un peu mis de côté comme ça.

Dick Rivers : Non. Je dis la vérité. Je dis que c'est un miracle.

Jérôme Colin : C'est-à-dire que Hallyday et Mitchell sont toujours extrêmement accueillis par les médias, voire encore adulés, et que vous, on vous a un peu mis de côté.

Dick Rivers : Non j'ai parlé de deux médias. Je parle de deux médias. Parce que moi je ne peux pas me plaindre, j'ai le cul entre deux chaises, je suis à la fois adulé par Libé et les Inrocks, qui sont branchés, et en même temps je suis adulé aussi par le Figaro Magazine et, comment il s'appelle ce journal aujourd'hui en France, le Parisien. Bon. Donc moi je suis toujours entre les deux. Mais c'est vrai que je suis quelqu'un de, j'en suis conscient de ça, de très populaire dans le cœur des gens et que j'ai deux ou trois médias, que j'ai cité, qui ne sont pas des gens qui m'invitent.

Jérôme Colin : En même temps tout le monde ne peut pas vous inviter. Mais il y a un truc qui est dingue. Vous venez de dire un truc dingue. Vous dites : je sais que je suis extrêmement populaire.

Dick Rivers : Ah oui.

## **Yéyé vs Rock'n'Roll**

Jérôme Colin : C'est dingue, parce que franchement si on regarde votre carrière il y a un truc de dingue, c'est que 90 % de vos tubes vous les écrivez en 16 mois. En tout cas, vous les chantez en 16 mois. C'est Les Chats Sauvages.

Dick Rivers : Ah non !

Jérôme Colin : Oui, oh, la majeure partie.

Dick Rivers : Mais vous rigolez ! Après c'est vachement plus important à partir de 62.

Jérôme Colin : C'est plus important, mais est-ce que ça marche mieux ?

Dick Rivers : Mais bien sûr !

Jérôme Colin : Ah ben je me trompe alors.

Dick Rivers : Ah mais bien sûr.

Jérôme Colin : Vous vendez plus d'albums après avoir quitté les Chats Sauvages ? Sorry je me plante.

Dick Rivers : Ben oui. D'abord pour plusieurs raisons. Je vais vous expliquer pourquoi, c'est très simple.

D'abord parce que ça devient un vrai métier, c'est-à-dire qu'à partir de 62, 63 il commence à y avoir énormément d'émissions de variétés, des émissions de radio autres que Salut les Copains, pour les jeunes, des tournées, disons que le rock'n'roll se professionnalise, grâce d'ailleurs disons la vérité, grâce à des gens

qu'on a appelés par la suite ou qu'on appelait à cette époque-là les yéyés. Là-dedans, il y avait Claude François, Sheila, Franck Alamo et tant d'autres.

Jérôme Colin : Vous, vous n'êtes pas yéyé.

Dick Rivers : Je ne peux pas, puisqu'on m'a collé obligatoirement une étiquette yéyé mais moi je viens vraiment du rock'n'roll. Vous voyez. Donc nous on a fait partie de la première vague révolutionnaire... Moi je dis souvent, c'est pas le rock'n'roll qui est révolutionnaire, il y a eu... au milieu des années 50 et au début des années 60 en France il y a eu une révolution sociale accompagnée d'un phénomène musical qui s'appelait rock'n'roll. Comme des années après dans les années 80 il y a eu un nouveau phénomène social qui a été la période de, comment on appelle ça, des ghettos, des banlieues, de l'exclusion voir d'un certain racisme, du chômage etc... et quelle est la musique qui accompagnait ?

Jérôme Colin : Le rap.

Dick Rivers : Le rap. Eh bien, c'est exactement pareil. Sauf que nous la musique...

Jérôme Colin : C'est la même révolution, ça c'est sûr.

Dick Rivers : Sauf que nous la musique qu'on faisait à cette époque-là n'était pas porteuse d'un message. C'était « je t'aime, tu m'aimes, tu m'as quitté, reviens... » et bon, c'était relativement...

Jérôme Colin : Pourtant il y a Dylan qui pointe assez vite son nez...

Dick Rivers : Oui mais bien sûr. Dylan c'est un génie.

Jérôme Colin : Joan Baez...

Dick Rivers : Attention, vous allez vite là. Là, on s'approche des années 68. Là, moi, je vous parle de bien avant.

Jérôme Colin : 60-67 c'est l'insouciance totale. Totale. Il n'y a pas un souci ?

Dick Rivers : Avec une multi créativité musicale, à tous les niveaux, vestimentaire...

Jérôme Colin : Pourquoi ?

Dick Rivers : Je ne sais pas.

Jérôme Colin : Pourquoi moi j'ai pas eu le droit.

Dick Rivers : Ah je ne sais pas.

Jérôme Colin : Pourquoi ça se passe une fois sur le siècle ?

Dick Rivers : Je ne sais pas.

Jérôme Colin : Pendant 10 ans, tout se crée.

Dick Rivers : Oui, ça a monté, monté, quand on réfléchit, rendons à César ce qui est à César, on est quand même d'abord, c'est un phénomène social et musical typiquement américain, d'accord ? Mais quand on regarde, quand Elvis arrive, en 54, il est déjà quelque part le fils spirituel d'une énorme star qui était Franck Sinatra. Franck Sinatra lui-même était le fils spirituel de Bing Crosby. Et puis, les fils d'Elvis, qu'on le veuille ou non ça a été les Beatles, les Rolling Stones. Vous voyez. Je parle sur un point de vue international. Après, dans chaque pays il y a eu l'Elvis du coin. C'est-à-dire que vous avez eu Peter Kraus en Allemagne, vous avez eu Tommy Steel et Cliff Richard en Angleterre, vous avez eu Adriano Celentano et Little Tony en Italie, vous voyez...

Jérôme Colin : Et on a eu Dick Rivers en France.

Dick Rivers : Et on a eu Dick Rivers en France. Entre autres.

Jérôme Colin : Mais oui !

## Les tubes en solo

Jérôme Colin : Mais ce que je voulais dire tout à l'heure c'est quoi vos tubes en solo alors ?

Dick Rivers : Oh il y en a plein.

Jérôme Colin : Parce que moi je connais tout ceux des Chats Sauvages. Peut-être parce que mon papa écoutait ça.

Dick Rivers : Ben oui. Mais il devait écouter les miens aussi. Moi c'est « Baby John », « Je ne peux pas t'oublier », « Tu n'es plus là », « Rien que toi », « Va t'en »... Je vous parle au début, dans les toutes premières années. Il y en a eu beaucoup. Croyez-moi, j'ai enregistré plus de 700 chansons.

Jérôme Colin : C'est dingue. Mais disons que l'essentiel de la cristallisation c'est les années 60, on est d'accord ? Ne soyez pas de mauvaise foi.

Dick Rivers : Non, je ne suis pas de mauvaise foi.

Jérôme Colin : Ou une partie des années 70. Mais années 80...

Dick Rivers : Mais regardez, les années 70 et 80 c'est là où j'ai eu les plus gros tubes.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Dick Rivers : Mais dans les années 70, vous avez eu « Maman n'aime pas ma musique », vous avez eu « Faire un pont », vous avez eu « Cinderella ». Après, dans les années 80, vous avez eu « Les yeux d'une femme », « Nice baie des Anges », qu'est-ce qu'il y a eu encore ?

Jérôme Colin : Qui sont des tubes ?

Dick Rivers : J'ai à peu près 3 disques d'Or, moi j'appelle ça des tubes, des disques d'or par décennie.

Jérôme Colin : C'est dingue, hein. Bon, personnellement je suis désolé, je suis passé à côté Dick.

Dick Rivers : Ben oui.

Jérôme Colin : Et je connais plus la période des Chats Sauvages. Est-ce que c'est familial à mon avis, j'imagine.

Dick Rivers : C'est pour ça que je suis, je vous le répète pour la énième fois, je suis un éternel débutant. Parce que justement j'ai des gens comme vous à convaincre, mon cher Jérôme.

Jérôme Colin : Pourquoi pas.

Dick Rivers : Mais oui.

Jérôme Colin : Et ce soir on va au concert. Mais le truc de dingue, c'est que je vous connais. C'est que 50 ans après je vous connais, et 50 ans après tout le monde vous connaît. Parce qu'on ne peut pas dire que vous êtes chez Michel Drucker tous les dimanches.

Dick Rivers : Ah non !

### **Comment vous faites pour être aussi connu ?**

Jérôme Colin : Et on vous connaît. Pourquoi ? Comment vous faites ? Parce que vous n'êtes pas hyper présent je veux dire, mais on vous connaît vraiment bien, c'est quand même dingue, et vous le disiez vous-même, je suis hyper populaire en France...

Dick Rivers : Oui.

Jérôme Colin : Et c'est vrai, vous êtes hyper populaire. Alors que vous n'êtes pas Lady Gaga.

Dick Rivers : Ah non !

Jérôme Colin : Comment ça se fait ?

Dick Rivers : Quoique j'aime beaucoup Lady Gaga. Mais j'aime son personnage et sa façon d'approcher le show business, elle est beaucoup plus intelligente qu'on ne le pense. Et pas folle du tout. Moi j'aime les gens intelligents. Ben, ça doit être ma personnalité. Vous savez, j'ai toujours à la fois bénéficié, j'en suis très fier et en même temps souffert de ça, j'ai une personnalité physique très importante, voilà. Je me rappelle avoir fait un jour une pub pour la télé...

Jérôme Colin : « Il marche à la Wonder ».

Dick Rivers : Oui, vous l'aviez vue ?

Jérôme Colin : C'est dingue, c'est mon enfance.

Dick Rivers : Eh bien cette pub, vous savez les agences de pub, avant qu'ils décident quelqu'un ils font des tas d'études de marchés et moi j'avais à cette époque-là quand ils m'ont engagé pour faire cette pub, j'avais 87 % de popularité spontanée. C'est-à-dire que...

Jérôme Colin : 87 personnes sur 100...

Dick Rivers : Disaient Dick Rivers, vous connaissez ? Oui. Attention, pas j'aime ! Mais vous connaissez ? J'avais plus de popularité spontanée que, comment il s'appelaient à l'époque, Raymond Barre. C'était le mec de l'agence de pub qui m'avait dit ça. Il m'avait dit : tu te rends compte, tu as une popularité spontanée...

Jérôme Colin : Et vous croyez que c'est dû à la tronche ?

Dick Rivers : La tronche, la voix, l'attitude...

Jérôme Colin : Les chansons.

Dick Rivers : Moins.

Jérôme Colin : Ou pas ?

Dick Rivers : Moi, je n'ai jamais été, c'est là où vous avez raison, je vous rejoins, j'ai jamais été véritablement Monsieur Tubes. C'est-à-dire que j'ai eu des chansons qui ont été de très gros succès, des disques d'or mais je ne suis pas quelqu'un qui est marqué par 1, 2, 3 chansons et puis au revoir.

Jérôme Colin : Oui, vous n'avez ni « Tennessee », ni « La dernière séance », c'est ça que vous voulez dire ?

Dick Rivers : Oh si !

Jérôme Colin : Quand même parce que vous avez de sacrés tubes.

Dick Rivers : « Faire un pont », etc...

Jérôme Colin : Vous avez des sacrés tubes, quand même.

Dick Rivers : Il ne faut pas tout mélanger.

## **Je ne suis pas Parisien**

Jérôme Colin : Mais est-ce que le problème par rapport à Hallyday, par rapport à Mitchell, est-ce que le problème est que vous n'étiez pas du sérail. Vous n'étiez pas un Parisien.

Dick Rivers : Ah oui ça c'est sûr.

Jérôme Colin : Vous n'étiez pas un branché. Vous étiez un beauf de Nice. Est-ce qu'il y a eu ça ?

Dick Rivers : Ça joue. Vous savez, les Français...

Jérôme Colin : Moi ça me semblerait dingue, mais est-ce qu'il y a eu ça ?

Dick Rivers : Moi par exemple en Belgique j'ai toujours eu une cote de popularité plus importante que les deux autres. Au Canada, aussi.

Jérôme Colin : Parce que nous, on n'est pas parisien. On ne comprend pas ça. Mais est-ce qu'à Paris quand vous arrivez avec les Chats Sauvages à 15 ans, et est-ce que plus tard l'homme que vous devenez sent quand même qu'il n'est pas Parisien et donc les Hallyday, les Mitchell etc... c'est pas la même famille.

Dick Rivers : Eux, c'était des copains. L'équipe, ce qu'on appelait l'équipe de la Trinité et du Golf Drouot c'était Jacques Dutronc, c'était Mitchell, enfin Claude Moine à l'époque, Hallyday, c'était des mecs qui se fréquentaient dans la vie, des copains, ils le sont toujours d'ailleurs, tous. Comme moi quand je vous parle de Patrick Poberatski, mon copain chauffeur de taxi, c'était vraiment mon meilleur copain d'enfance, avec deux autres. Mais eux, c'était pareil mais à Paris. Moi c'est vrai qu'à Paris, je ne connaissais personne. Donc, nous on n'a jamais mis les pieds, enfin si une fois pour faire une émission de télé, mais on n'a jamais été au Golf Drouot. C'est vrai là où vous avez raison, c'est ça. Mais on est tellement, et ça je supplie les gens de me croire là-dessus, c'est que j'en ai tellement marre de ça, parce qu'on est tellement différents. Le problème, c'est l'ordre d'arrivée si vous préférez, c'est-à-dire que c'est vraiment, ce...

Jérôme Colin : Conservatisme.

Dick Rivers : Merci.



Jérôme Colin : 10 euros.

Dick Rivers : Avec plaisir. Je vous donnerai ça au théâtre. D'ordre d'apparition, si vous préférez. Et ça n'a pas changé. C'est valable pour les trois.

Jérôme Colin : Mais vous vous vengez un peu, vous dites Hallyday sur scène il ressemble à un sapin de Noël.

Dick Rivers : Non, j'ai dit ça d'Elvis. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Non, j'ai dit qu'Hallyday c'était la Fête du 14 juillet, c'est-à-dire qu'aujourd'hui on ne va plus voir, enfin on ne va plus écouter Johnny Hallyday, on va voir Johnny Hallyday.

Jérôme Colin : Vous avez tout à fait raison.

Dick Rivers : C'est-à-dire que c'est un barnum total. Il y a un autre groupe dans le même genre, que j'adore, c'est les Rolling Stones. C'est une fête nationale. C'est un feu d'artifice. A chaque fois, on se dit : mais qu'est-ce que ça va être la prochaine fois ?

Jérôme Colin : C'est vrai.

Dick Rivers : Vous voyez ? J'ai jamais fait ça. Alors là par contre, jamais. Et je ne le ferai jamais. Mitchell est beaucoup plus proche de moi, puisque vous m'en parlez, parce qu'on a les mêmes racines, très western, très rêve américain, très music country, mais le seul point commun qu'on a tous les trois, c'est nos racines. Voilà.

## **Le rêve américain**

Jérôme Colin : Vous savez que moi gamin, je vous ai croisé à la Nouvelle Orléans.

Dick Rivers : C'est possible.

Jérôme Colin : C'est dingue, hein. J'avais... j'étais gamin. J'avais 18 ans, je pense. Et un jour, je suis allé à la Nouvelle Orléans, vous sortiez d'un bar, vous, Dick Rivers, trop la classe.

Dick Rivers : Mais oui, parce que j'ai enregistré beaucoup, dans les années 70, j'ai enregistré dans un bled à côté de New Orleans qui s'appelait Bogalooza, qui avait un merveilleux studio, et j'avais tous mes musiciens qui arrivaient de Los Angeles et autres, James Burton, Jim Keltner, Jim Gordon, enfin bon, Emory Gordy, David Briggs, ils venaient des quatre coins des Etats-Unis, on se retrouvait là, et on faisait les albums là, donc j'allais souvent à la Nouvelle Orléans, j'adorais. Maintenant, c'est devenu très dangereux.

Jérôme Colin : Ça crains.

Dick Rivers : Oui.

Jérôme Colin : Vous l'avez réalisé vous le « american dream » ? Donc, le gamin, il est là dans la base militaire, il se dit : Waow, les Etats-Unis, il y a des hamburgers, des chewing gums et des jeans et puis vous fantasmez sur les Etats-Unis notamment avec Elvis, j'imagine hein.

Dick Rivers : Entre autres.

Jérôme Colin : Et les westerns.

Dick Rivers : Mais tout me faisait fantasmer. Le cinéma.

Jérôme Colin : « La fureur de vivre » et « A l'Est d'Eden ».

Dick Rivers : Les gens oublient qu'à cette époque-là, 85 % des films qui passaient en France étaient des films américains.

Jérôme Colin : Déjà ?

Dick Rivers : Bien sûr.

Jérôme Colin : Dans les années 50 ?

Dick Rivers : Bien sûr ! Les péplums... Les seuls trucs qui marchaient en France, c'était les « Don Camillo », je parle de films français hein, les trucs de Fernandel, c'était Gabin...



Jérôme Colin : Déjà dans les années 50, les Américains ont déjà envahi les salles de cinémas et 80 % des films, c'est ça ?

Dick Rivers : Bien sûr. Moi j'allais au cinéma tous les soirs avec ma maman...

Jérôme Colin : Tous les soirs ?

Dick Rivers : Oui. Quand je sortais de l'école, à 4h30, elle me prenait, on allait au cinéma...

Jérôme Colin : Non !

Dick Rivers : Oui, après elle m'amena à faire la bise à mon papa à la boucherie, après je rentrais faire mes devoirs, après je mangeais et j'allais me coucher.

Jérôme Colin : Vous voyiez un film par jour.

Dick Rivers : A peu près, pas tous les jours, mais très souvent. Et je voyais quoi ? Je voyais des péplums, des films de gangsters, qu'est-ce que je voyais encore ? Ben des westerns bien sûr, ça c'est ce que je préférais, des films historiques... Même « Les trois mousquetaires », c'était américain à l'époque. Avec Errol Flynn et tout ça. Vous voyez ? Des films d'horreur.

Jérôme Colin : C'est génial.

Dick Rivers : « Hate and love », tu vois ce film, monstrueux, en noir et blanc, où il y a "hate et love"...

Jérôme Colin : Robert Mitchum.

Dick Rivers : Merci ! Ah putain, voilà. Robert Mitchum. Que j'ai connu. Et qui m'a même chanté une chanson parce que j'étais le seul à parler anglais, on partait pour les Olympiades d'Europe 1, on partait je ne sais plus où, pour célébrer la sortie du film là, où il joue le rôle de Marlow, et, parce qu'il picolait bien, il était à l'aéroport avec nous, il n'est pas venu avec nous, et puis les gens qui étaient là parlaient mal anglais, moi je me démerde bien, je suis pratiquement bilingue, donc on a papoté et il m'a chanté une chanson de country...

Jérôme Colin : La classe.

Dick Rivers : Oui.

Jérôme Colin : C'est dingue, vous savez pour ma génération, moi aujourd'hui j'ai des enfants, c'est dingue de se dire après l'école je repassais au ciné avec ma mère pratiquement tous les jours.

Dick Rivers : Oui.

Jérôme Colin : Moi je fantasme sur ça, c'est des vies... c'est fini ça. C'est-à-dire qu'aujourd'hui déjà financièrement, on ne peut plus se le permettre, et puis de toute façon, les films ne sont plus là.

Dick Rivers : Oui, c'est vrai. Mais d'où le fait qu'il y avait beaucoup de films américains, parce qu'à mon avis la production française n'aurait pas été suffisante. Alors est-ce que, maintenant avec le recul, est-ce que moi il y avait beaucoup de films américains, mais non parce qu'ils étaient quand même déjà doublés, est-ce que c'est parce qu'il y avait la base américaine pas loin, je ne sais pas.

Jérôme Colin : Et là, vous voyez quoi par exemple qui vous marque à jamais ?

Dick Rivers : « La tunique » !

Jérôme Colin : C'est quoi ?

Dick Rivers : Le premier film en cinémascope, du Professeur Chrétien. « La tunique ». La vie de Jésus. « La tunique ». Avec... Jésus, on ne le voit pas ou très peu... c'était avec Charlton Heston...

## **Les jeans, le western, Marilyn.**

Jérôme Colin : Vous découvrez Marilyn.

Dick Rivers : Ah Marilyn, mais dans « La rivière sans retour ». Et je me rappelle, ce qui m'a le plus plu dans ce film, à part l'histoire, parce que justement c'était Robert Mitchum aussi avec elle, parce que j'adorais les westerns, c'était son jean. Parce qu'elle avait un jean qui était légèrement délavé et les jeans étaient comme ce que je voyais sur les marins américains quand ils étaient habillés en civils. Et je savais où

on pouvait en acheter - sans faire de publicité, c'était à l'époque déjà des Levy's 501, qui étaient tellement durs que quand ils étaient neufs, ils tenaient debout, et c'était les seuls jeans qui à cette époque-là, délavés, ils faisaient énormément de bleu, et donc moi ma maman m'en avait acheté un, j'avais pleuré, et le mec ne voulait pas me le vendre parce qu'il n'y avait pas de petite taille à cette époque-là, donc j'avais un énorme revers en bas, j'étais content quand ma mère me le lavait parce que je l'usais sur les bancs de l'école et nous quand on a commencé à devenir adolescent, on portait tous ça et dès qu'il y avait ce qu'on appelait des grands, des mecs qui devaient avoir je ne sais pas 15 ou 16 ans, eux ils les avaient bien à leur taille et pour moi ça représentait le... l'image du western américain. Et je vais même vous donner une anecdote, c'est quand j'ai été pour la première fois de ma vie à un endroit où si on croit en Dieu on dit Dieu existe, c'est Monument Valley, qui est à cheval entre l'Utah et l'Arizona, c'est un endroit où vous savez ils ont fait tous les films et westerns...

Jérôme Colin : Bien sûr, avec les pitons rocheux.

Dick Rivers : Eh bien un jean sur cette terre rouge sablonneuse a la teinte du technicolor que j'ai connu quand j'étais petit, en vrai, c'est hallucinant ! C'était ça mon rêve américain en réalité. Alors je l'ai réalisé, pour répondre à votre question, je l'ai réalisé en partie mais je me suis plus fabriqué quelque part mon Amérique à moi que celle qu'on a voulu me projeter. La première fois que j'ai mis les pieds aux Etats-Unis, c'était en 65, suite à une série de concerts au Canada, où là j'étais déjà très connu, je ne le savais pas, et donc j'en ai profité parce que c'était à 20 minutes d'avion, donc je me suis arrêté par New York, évidemment, New York c'est tout sauf le rêve américain. New York, c'est la capitale du monde.

Jérôme Colin : C'est pas l'Ouest des westerns.

Dick Rivers : Voilà. Donc, ça m'a plu. Mais quelque part ça m'a un peu fait peur mais ça me rappelait quand même les films de gangsters, tout ça, j'aimais bien. Mais ce n'était pas l'Amérique que j'imaginai. Il a fallu que j'attende 1967, 2 ans plus tard, pour aller à Muscle Shoals en Alabama, aller vraiment dans les terres de l'Amérique profonde pour voir l'Amérique dont je rêvais. Et vous me parliez tout à l'heure de New Orleans, de la Nouvelle Orléans, ça faisait partie de mes endroits de prédilection. Mais par exemple, j'ai jamais été un grand fan de Los Angeles. J'y ai été pour travailler mais ce n'est pas une ville qui m'attire. La Floride non plus. Parce que c'est très « retraités ».

Jérôme Colin : Vous n'êtes pas encore assez vieux.

Dick Rivers : Voilà.

Jérôme Colin : Et pas assez golfeur.

Dick Rivers : Voilà.

## **Gary Cooper, Clint Eastwood, et Johnny Cash**

Jérôme Colin : Mais alors... Vous vous souvenez des westerns que vous voyiez, parce que c'est comme ça qu'on se fabrique son Amérique.

Dick Rivers : Oui, bien sûr.

Jérôme Colin : Il y avait quoi ? C'est quoi les westerns qui vous font fantasmer gamin ?

Dick Rivers : « Ok Corral », « Rio Bravo », « 3h10 pour Yuma » avec Glenn Ford, « Quand les tambours s'arrêteront », j'avais eu très, très peur. C'est des Apaches qui attaquent une... tout le monde est réfugié dans une église, ils apparaissent par le clocher. Qu'est-ce qu'il y a encore ? Je ne sais pas, plein. « Le train sifflera 3 fois ». J'adorais Garry Cooper bien sûr.

Jérôme Colin : Vous aimez Clint Eastwood ?

Dick Rivers : Ah oui, beaucoup. Aujourd'hui surtout. Mais je n'ai pas été très fan de Clint Eastwood à la période western spaghetti. Parce que justement je n'arrivais pas à comprendre qu'un mec qui était pour moi le rêve américain, puisqu'il était américain, ait émigré en Italie et physiquement en Espagne pour tourner ses

films. Pour moi, ce n'était pas véridique, sans vouloir faire de jeu de mot. Ça faisait, vous voyez, non, pour moi, ce qui était américain à cette époque-là devait rester américain. J'ai toujours été comme ça dans ma vie. J'ai toujours voulu les choses vraies.

Jérôme Colin : Et de l'Amérique, des westerns, du Nevada, de l'Utah, de l'Arizona, est-ce qu'à un moment le jeune type que vous êtes va arriver à Reno, va arriver à Johnny Cash ? Ou c'est un personnage qui vous échappe totalement parce que vous aimez les rockers et que lui est un bouseux.

Dick Rivers : Non, ce n'est pas comme ça que je le considérais. Moi, Johnny Cash à ses débuts ne m'a pas transcendé parce qu'il faisait partie de l'époque Sun Records, donc la même équipe, le fameux Million Dollar Quartet, où il y avait Elvis, Jerry Lee Lewis, Carl Perkins, qui est-ce qu'il y avait, Roy Orbison, enfin bon toute l'écurie de Sam Phillips à Memphis, et Johnny Cash en faisait partie. Mais je n'aimais pas « Walk the line », je n'aimais pas...

Jérôme Colin : Vous descendez !

Dick Rivers : Eh non mais je dis...

Jérôme Colin : Get out !

Dick Rivers : Non, non.

Jérôme Colin : Vous n'aimiez pas « Walk the line » ?

Dick Rivers : Je n'aimais pas non.

Jérôme Colin : Faites gaffe, je tolère ça une fois.

Dick Rivers : Attendez, laissez-moi finir ! Donc « Ring of fire », tout ça, ce n'était pas mon truc. Pour moi c'était trop... ce n'était même pas country pour moi parce que j'ai toujours adoré Willy Nelson, j'ai toujours adoré Buck Owens, j'ai toujours adoré... j'aime la country énormément, mais Johnny Cash, bon je n'étais pas fan, et par contre, là où je fais mon mea culpa, c'est que c'est vrai, comme beaucoup de gens à travers le monde, dans le monde entier, c'est que quand il a fait toute sa série d'albums malheureusement pré et post mortem sur American Recordings produit par Rick Rubin, je dois dire que j'ai complètement craqué. Alors c'est vrai qu'il y a beaucoup de gens, par exemple moi quand je suis aux Etats-Unis, quand je suis à Austin au Texas qui est ma ville préférée, je fais des fois des émeutes dans la rue, pas parce que je m'appelle Dick Rivers, ils ne me connaissent pas, mais parce que les mecs, c'est « hey man you look like Johnny Cash ».

Jérôme Colin : C'est dingue. Parce que franchement vous avez un peu le même genre de physique que Johnny Cash.

Dick Rivers : Il avait un gros nez, etc... Non, mais on a... si.

Jérôme Colin : Vous êtes en train de dire que vous êtes plus beau ?

Dick Rivers : Non je ne me permettrais pas de dire ça. On n'est pas pareil, je suis plus fin moi, plus... physiquement je parle.

## **La carrière, les hauts et les bas**

Jérôme Colin : Mais est-ce que c'est le genre de fin de carrière qui vous plairait ? Parce qu'effectivement Johnny Cash a été considéré toute sa vie un peu comme un bouseux de chanteur country, et il a acquis des immenses lettres de noblesse dans le monde avec 4 disques qu'il a faits à la fin de sa vie avec un jeune producteur de hard rock qui s'appelle Rick Rubin, qui lui a fait chanter des grands tubes de la musique populaire américaine, britannique, à la façon Johnny Cash. Est-ce que c'est une fin de carrière, retrouver une espèce de respectabilité comme ça totale chez tout le monde qui vous plairait ?

Dick Rivers : Non, je l'ai déjà, honnêtement ce n'est pas prétentieux mais la respectabilité avec les jeunes d'aujourd'hui, moi en 2006 j'ai fait un album à Bruxelles d'ailleurs, à l'ICP, c'est là où j'ai connu Oli le Baron, j'ai fait un album avec Mathieu Chedid, Mathieu Bogaerts, Benjamin Biolay, Francis Cabrel, bon qui n'est pas un jeunot mais... qui est-ce qu'il y avait encore ? Heu... Mickaël Furnon de Mickey 3D, et c'est

tous des gens qui sont venus à moi parce qu'ils m'aimaient. Donc quelque part, et aujourd'hui par exemple je suis très copain avec des groupes comme BB Brunes, les Mustangs, qui sont des gens qui m'aiment, pour moi, pour le personnage que je représente musicalement. Donc non, ce n'est pas ça. Moi j'ai besoin de la reconnaissance du grand public, même si je l'ai déjà en partie, du grand public et de certains médias populaires dont on parlait tout à l'heure.

Jérôme Colin : Est-ce qu'à des moments, quand on se couche le soir, parce qu'on ne peut pas avoir du succès pendant 50 ans de manière constante, ça n'arrive à personne, c'est tout à fait normal, on a des hauts, des bas, dans tous les métiers du monde, de maçon à chanteur, est-ce qu'à un moment vous vous êtes endormi certains soirs en vous disant «je suis devenu un has been, comment faire ? ». Est-ce que ça arrive ça dans une carrière ?

Dick Rivers : Pour notre génération c'est arrivé entre 68 et 71. 1968-1971. Parce que c'est le moment où il y a eu Mai 68, Woodstock, qu'il y a eu la montée des babas cool, des hippies, où la musique a complètement changé, c'était le moment des.... Et nous, on était encore très jeunes et là on était has been.

Jérôme Colin : Très jeunes.

Dick Rivers : Non pas pour le showbiz, mais pour le public. Parce que le public voulait autre chose. Et moi j'ai eu une chance énorme, c'est que pendant cette période-là j'ai beaucoup été tourner au Canada. Qui n'a pas eu ce phénomène-là. Et donc, je l'ai moins senti financièrement et au point de vue... j'avais un endroit pour m'accrocher. C'était le Canada. Et par contre, les deux autres ont morflé beaucoup plus que moi, à cette période-là.

Jérôme Colin : Les deux autres, c'est Johnny et Eddy.

Dick Rivers : Par contre, je m'en suis sorti tout simplement c'est que...

Jérôme Colin : Alors que Johnny il met le patte d'eph. Et il chante « Si vous allez à San Francisco ».

Dick Rivers : Oui, bien sûr.

Jérôme Colin : « Mettez des fleurs dans vos cheveux ». Il est opportuniste, il y va.

Dick Rivers : Il a toujours été très caméléon.

Jérôme Colin : Oui.

Dick Rivers : Mais il a raison, ça lui réussit.

Jérôme Colin : C'est le moins qu'on puisse dire.

## **Dans la vie, il faut toujours faire ce qu'on aime**

Dick Rivers : Et, qu'est-ce que je voulais dire ? Oui, et ce que j'ai fait, j'ai pris mon groupe qui s'appelait Labyrinthe à l'époque, on est parti à Toulouse et j'ai fait le rêve, j'ai fait le disque dont je rêvais depuis que j'étais tout petit. J'ai fait un album qui s'appelait « Dick'n'roll », où je n'ai fait que des classiques de rock'n'roll revisités, en anglais, et ce disque a été encensé par les médias branchés de l'époque qui étaient Rock & Folk, Extra... enfin les émissions de télé je n'en faisais pas mais je faisais Pop 2, je faisais Rock en Stock, c'est à ce moment-là qu'on s'est connu, où j'étais tout le temps fourré avec Alain Bashung, qui était ma groupie numéro 1. Il était tout le temps avec moi parce que je faisais la musique qu'on aimait, lui et moi. On était des frères de musique. Voilà. Et donc... alors évidemment, ce n'était pas populaire puisque c'était en anglais, ça ne passait pas en radio rien du tout, mais j'ai remis le pied à l'étrier, j'ai recommencé à faire ce que j'aimais et je me suis aperçu dans la vie qu'il faut toujours, toujours, faire ce qu'on aime, en essayant bien sûr de plaire en même temps aux autres, mais ne pas faire de concession. Moi honnêtement il y a des tas de choses que, dans ma discographie qui est immense, il y a des tas de choses que je me dis ah merde si je devais les refaire aujourd'hui je les ferais différemment.

Jérôme Colin : Comme tout le monde.



Dick Rivers : Mais je ne rougis pas. Ce que j'ai fait je l'assume à 200 %. C'est-à-dire que bon je me dis si ça a marché à une certaine époque et si ça a plu, c'est qu'il doit y avoir une raison, voilà. Donc je n'ai pas de regrets de ce côté-là.

Jérôme Colin : Il y a un truc fou chez vous c'est que la chanson qui change votre vie c'est « Heartbreak hotel », l'hôtel des cœurs brisés, et on peut faire la liste de vos tubes, c'est tous : « tu es partie, reviens, vas-t-en, casses-toi, je t'aime, oui mais quand même reviens » c'est que ça.

Dick Rivers : Oh pas tous.

Jérôme Colin : Pratiquement. Tous vos tubes. Pratiquement.

Dick Rivers : Non, au début.

Jérôme Colin : De la balade d'« Heartbreak hotel », ...

Dick Rivers : C'est des belles chansons.

Jérôme Colin : De cœurs brisés. Pourquoi ?

Dick Rivers : Je ne sais pas.

Jérôme Colin : Ah ben y'a une raison.

Dick Rivers : Non. Je n'ai pas de recette.

Jérôme Colin : Non d'accord mais pourquoi vous avez été attiré par ça ? Parce que visiblement c'est des textes que vous avez pris.

Dick Rivers : Mais parce qu'à cette époque-là, les mecs c'était toujours des chanteurs de chansons d'amour. Vous savez que, moi ça me fait rigoler, les gens écoutent de la musique anglo-saxonne sans comprendre ce que les mecs racontent. Moi quand j'écoute un disque anglais ou américain, la première chose que j'écoute, j'écoute le son, c'est-à-dire la production, l'interprétation, la musique, et après si le truc me plaît vraiment, je prends le petit livret, je commence à me pencher sur les textes, qui d'ailleurs souvent les textes sont débiles, pas débiles mais ça ressemble à ce que vous dites, c'est-à-dire « je t'aime, tu m'aimes, tu m'as quitté reviens », alors qu'en France et en Belgique, pour nous les chanteurs francophones, quoi qu'on fasse, quelle que soit la production musicale du disque, le premier truc qui va arriver à l'oreille des gens, c'est ce que le chanteur raconte. Toujours, toujours. Qu'est-ce que vous avez voulu dire là... ? Et moi à chaque fois je leur dis : mais attendez, moi je ne suis qu'un interprète, qui a la chance d'être entouré de gens de talent, j'espère, qui me donnent des chansons, que je sens ou que je ne sens pas, et si je les sens, j'essaie de les mettre en valeur le mieux possible. Mais je n'envoie pas de message. Le message il devient à partir du moment où quelqu'un s'imagine ou se personnalise dans la chanson.

## **Un grand amoureux fidèle**

Jérôme Colin : Mais quoi qu'il arrive vous avez quand même chanté les cœurs brisés. Ce n'est pas pour rien. Vous, vous avez été un grand amoureux ?

Dick Rivers : Oui. Enfin, grand amoureux ! Je suis quelqu'un de très fidèle, mais c'est vrai que j'ai eu, dans ma vie, j'ai eu 3, 4 femmes qui ont compté pour moi. Voilà. Mais bon, c'est logique.

Jérôme Colin : Est-ce que c'est vrai qu'à un moment vous êtes parti en tournée avec deux femmes dans des hôtels différents ?

Dick Rivers : Ah non, jamais.

Jérôme Colin : On m'a raconté ça.

Dick Rivers : Ah mais je suis incapable de faire ça.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Dick Rivers : Incapable. Je ne peux pas.

Jérôme Colin : On m'avait raconté ça, je me dis : Eh bien, quel filou !

Dick Rivers : Je suis trop... je ne sais pas mentir, je n'y arrive pas. Ça m'est arrivé, la femme que j'ai aujourd'hui qui s'appelle Babette, avec qui je vis depuis plus de 33 ans maintenant, au début quand on s'est connus, j'étais encore avec Mouche, qui était belge, et donc j'avais c'est vrai à ce moment-là pas une double vie, mais j'avais une vie cachée, mais ça n'a pas duré. C'est-à-dire qu'il a fallu que je choisisse. Je ne pouvais pas, la bigamie je ne pouvais pas. Je n'arrive pas à faire ça.

## **La plus belle reprise des Beatles par Dick Rivers**

Jérôme Colin : Est-ce que c'est vrai que John et Paul, comme on dit, les Beatles, ont un jour déclaré : la plus belle reprise de « Love me do » c'était vous ?

Dick Rivers : Non, de « Things we said today », ces mots qu'on oublie un jour.

Jérôme Colin : Ah, vous me racontez cette histoire ? Parce que vous les avez rencontrés les Beatles.

Dick Rivers : Oui ! Mais je suis même, enfin je suis toujours, pas très ami mais je suis toujours en très bons termes avec Paul McCartney.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Dick Rivers : Et j'étais très copain avec John Lennon, oui.

Jérôme Colin : Mais comment ça se fait ? Parce que c'est a priori des mondes pas perméables.

Dick Rivers : Non, c'est très simple, en 19... alors moi j'ai un problème avec les dates parce que je suis intemporel, je crois que c'était en 1964, ou 65 je ne sais pas, j'avais fait un disque, un 45 tours pour l'Angleterre, qui s'appelait « In your shoes », la chanson, et donc j'avais fait des tas d'émissions de télé, de radio, j'avais fait Ready Steady Go, j'avais fait... Bon, à un moment je vais à Manchester faire une autre émission de télé et le producteur de l'émission de télé, qui s'appelait Rod Taylor, me dit : on prépare un truc sur la musique des Beatles, de Paul et de John, est-ce que ça vous dirait de venir participer à ce show ? Je dis: oui bien sûr mais enfin bon... Et en plus moi à cette époque, les Beatles ce n'était pas ma tasse de thé, moi c'était plus les Rolling Stones, et je dis : oui, oui. Et presque un an après le téléphone a sonné et le mec me dit : voilà, vous vous rappelez ? Est-ce que vous pouvez venir tel jour, les permis de travail ne seront pas prêts et tout ça... Et donc je prends l'avion, je vais à Londres. Le show de télé s'appelait The Music of Lennon & McCartney. Et j'étais le seul, mais alors le seul francophone invité. Il n'y avait que Cilla Black, Peter Sayers, Peter & Gordon, il y avait Jerry & the Pacemaker, enfin il y avait tous des gens qui avaient chanté des trucs de... Et moi, ils avaient été, alors à ce moment-là je réponds à votre question, ils avaient été fortement impressionnés par ma version française d'une chanson qui s'appelait « Things we said today », qui s'appelait en français « Ces mots qu'on oublie un jour ».

Jérôme Colin : D'accord.

Dick Rivers : Donc, j'avais été invité pour ça. Et donc, j'ai failli être refoulé, enfin c'est une très longue histoire, et donc je me suis retrouvé avec Brian Epstein, parce que j'avais raté la connexion pour Manchester, on a mangé dans un restaurant qui s'appelle l'Ecu de France à Londres, et donc je me suis retrouvé beaucoup plus tard à Manchester, on a passé 2, 3 jours ensemble. Et ce show est passé dans le monde entier sauf en France. Mais enfin maintenant on peut le trouver. Et c'était génial parce qu'ils faisaient :

Paul : John ?

John : Yes...

Paul : Do we wrote « Ces mots qu'on oublie un jour » ?

John : Ah no. We did it?

Paul : Yes, we did.

John : Ah and who sings that?

Paul : Dick Rivers.



John : Ah you mean, Dick Riveurrrs.

Jérôme Colin : C'est vrai ?

Dick Rivers : Bien sûr.

### **Tous ceux qui m'ont fait rêver, je les ai rencontrés**

Jérôme Colin : C'était une belle vie ? Quand vous faites le total jusqu'ici ?

Dick Rivers : Oh j'ai rencontré des gens extraordinaires. Vous savez déjà, ce que je dis sur scène tous les soirs quand je chante, je dis : vous savez, moi ma plus grande fierté c'est d'avoir été accompagné sur scène, en disque, par tout ce qui se fait comme Musiciens Hero et plus particulièrement bien sûr Guitare Hero, à l'exception de Jef Beck et Clapton, sinon tous les autres, je les ai eu ou je les ai encore.

Jérôme Colin : Vous avez eu Keith Richard ?

Dick Rivers : Non. Mais pour moi, c'est pas un guitare Hero.

Jérôme Colin : Attention, parce qu'après Johnny Cash, là vous allez descendre.

Dick Rivers : Oui, mais non, non.

Jérôme Colin : Attention Dick. Vous n'avez plus le droit à l'erreur.

Dick Rivers : Non mais j'adore le personnage, j'irais même plus loin, les Rolling Stones sans lui et Jagger ce n'est pas les Rolling Stones, mais ce n'est pas... c'est un guitariste irrégulier. Moi, Oli le Baron qui est avec moi sur scène et qui a fait l'album « Mister D » est beaucoup plus complet, vraiment, que Keith. Enfin bon, c'est mon opinion. Mais bon...

Jérôme Colin : Mais il n'a pas écrit le solo de...

Dick Rivers : Ah non !

Jérôme Colin : De...

Dick Rivers : « Satisfaction ».

Jérôme Colin : De « Sympathy for the devil ».

Dick Rivers : Ah oui, bien sûr.

Jérôme Colin : Fantastique.

Dick Rivers : Hou hou... hou hou...

Jérôme Colin : Voilà. C'est dingue, hein la musique quand même.

Dick Rivers : Ah c'est fou. Et tous ceux qui m'ont fait rêver, sauf malheureusement ceux qui étaient décédés, je les ai tous rencontrés.

Jérôme Colin : C'est fou, ça.

Dick Rivers : Oui. Moi j'ai aussi bien connu, parce que les gens s'imaginent, j'ai 65 ans, mais moi j'ai connu Piaf, Piaf en studio, avec elle à côté, on se faisait la bise. J'ai connu Luis Mariano. J'ai été dîner avec Georges Brassens. J'ai été au cinéma avec Maurice Chevalier. Qu'est-ce que j'ai fait encore ? Qui est-ce que j'ai rencontré ? Bien sûr Brel, Aznavour et tout ça mais c'est plus contemporain. Mais moi, Brassens c'était comme manger avec Dieu. Et bien sûr après Elvis, John Lennon, Paul McCartney, Bryan Jones, vous voyez.

Jérôme Colin : C'est dingue, hein.

Dick Rivers : Et le premier chanteur français qu'a connu Andrew Oldham, le vrai premier producteur des Rolling Stones, c'est moi. Il parle de moi dans son bouquin. Et on est resté très amis. On se voit encore.

## Le plus important dans la vie

Jérôme Colin : A 65 ans quand on a eu une vie comme la vôtre, vous dites : j'ai rencontré des Hero, j'ai réussi ce que j'ai entrepris, j'ai réussi mes amours..., à un gamin comme moi vous diriez, c'est quoi le plus important dans la vie ?

Dick Rivers : L'amour ! Ah non l'amour, de toute façon, l'amour à tous les niveaux. L'amour avec l'être qu'on aime, avec sa famille, l'amour de la musique, l'amour il n'y a que ça. La chose la plus importante, c'est l'amour. Mais vraiment ! Dans sa profession... Moi c'est ce que j'ai toujours dit. J'ai la chance de ne pas avoir fait, mais je n'ai pas voulu, je ne voulais pas faire un métier normal. Moi, ce à quoi me destinaient mes parents ça ne m'intéressait pas. Déjà je savais petit, à 13 ans, 12, 13 ans, je savais que je ne voulais pas être quelqu'un comme tout le monde. Le rêve de mon père aurait été que je sois, je ne sais pas moi, médecin, avocat, je ne sais pas, il m'a fait faire des études secondaires pour ça, mais je ne me voyais pas rangé des valises. C'est ça que j'appelle être, avoir une rock'n'roll attitude. C'est ça. Ce n'est pas un look, le côté rock'n'roll, ce n'est pas qu'un look, c'est aussi un état d'esprit. Moi je connais des types qui sont banquiers, qui sont cultivateurs et qui sont très rock'n'roll dans leur état d'esprit.

Jérôme Colin : C'est dingue parce que vous dites : je ne voulais pas être rangé des valises, et...

Dick Rivers : Ah je ne peux pas.

Jérôme Colin : Je ne voulais pas être... moi non plus ! Et pourtant je le suis devenu, comme tout le monde.

Dick Rivers : Ben non.

Jérôme Colin : Mais bien sûr.

Dick Rivers : Mais vous ne faites pas un métier comme tout le monde.

Jérôme Colin : Je ne suis pas un artiste.

Dick Rivers : Vous êtes un genre d'artiste. La preuve, les questions que vous me posez...

Jérôme Colin : Oui, mais vous savez que ce n'est pas la même chose. Il y a une notion de courage qui n'existe pas. Pour être artiste, il faut être courageux. Vous savez ce que c'est, il faut se lancer, il faut oser.

Dick Rivers : Oui, mais je répète, c'était naturel pour moi, ce n'était pas... Moi j'ai appris mon métier à l'envers. J'étais un petit con. Je trouvais ça tout à fait normal que ça marche. Ce n'était pas... C'est après que je me suis aperçu que c'était un vrai métier, que c'était dur, que ce n'était pas facile. Mais au début pour moi c'était... je faisais la musique qui nous plaisait, donc c'était tout à fait normal que faisant la musique, que sachant faire la musique qui plaisait aux gens de notre génération, ça marche. Et je crois que c'est quand on se pose justement... C'est pour ça que j'aime bien des groupes comme BB Brunes et tout ça, parce que je trouve que leur état d'esprit aujourd'hui dans ce métier qui est vraiment devenu un métier, je trouve que c'est formidable parce qu'ils ne veulent pas rentrer dans les rouages quoi, ils sont rock. Voilà. Donc, c'est formidable à mon avis.

Jérôme Colin : Ça vous plaît toujours autant de jouer sur scène ? Parce que là vous allez faire un concert.

Dick Rivers : Ah ben oui.

Jérôme Colin : Ça vous plaît toujours autant ?

Dick Rivers : Bien sûr.

Jérôme Colin : Même plaisir ? D'entendre les gens ?

Dick Rivers : Absolument. C'est le moment où on est le plus heureux.

Jérôme Colin : On ne s'en lasse pas.

Dick Rivers : Mais on est fait pour ça. L'artiste qui vous dit le contraire, l'artiste qui vous dit qu'il s'en fout de plaire ou de ne pas plaire, c'est un menteur. Que ce soit les comédiens, que ce soit les acteurs, les chanteurs, les peintres, les écrivains, on fait tous ce métier pour plaire ! Le plus beau compliment qu'on peut nous faire c'est ça. Ce n'est pas l'argent. Enfin, moi en ce qui me concerne, l'argent est venu je dirais



grâce à l'amour que j'avais de ce métier. Je ne l'ai pas fait pour gagner de l'argent. C'est ça la différence. Alors qu'il y a beaucoup de gens aujourd'hui, dont je tairai le nom, qui font ce métier...

Jérôme Colin : On les connaît.

Dick Rivers : Ben oui, pour se faire connaître. Mais pas pour se faire connaître pour... Moi il y a des fois des magazines people où je vois des gens et je me dis : mais qui c'est ? Je ne sais pas.

Jérôme Colin : C'est tout à fait vrai.

Jérôme Colin : Je crois que je dois vous déposer ici. Vous savez quoi ? C'était un vrai plaisir !

Dick Rivers : Mais moi aussi, Jérôme.

Jérôme Colin : Vraiment. Je me suis bien plu en votre compagnie.

Dick Rivers : Merci Jérôme.

Jérôme Colin : D'ailleurs, je ne vous fais même pas payer.

Dick Rivers : Ah c'est très gentil. J'allais vous demander combien je vous dois.

Jérôme Colin : Ben, vous voyez.

Dick Rivers : Venez au concert.

Jérôme Colin : Avec plaisir ! Je viens !

